Annales de Géographie

Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique

M. Paul Arnould, Éric Glon

Citer ce document / Cite this document :

Arnould Paul, Glon Éric. *Wilderness*, usages et perceptions de la nature en Amérique. In: Annales de Géographie, t. 115, n°649, 2006. Wilderness. La nature en amérique du nord. pp. 227-238.

http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_2006_num_115_649_21452

Document généré le 21/10/2015

Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique du Nord.

Wilderness, usages and perceptions of nature in North America

Paul Arnould

Professeur de géographie, ENS Lettres et Sciences Humaines, Lyon,

Éric Glon

Professeur de géographie, Université des Sciences et Technologies de Lille.

S'il est un terme «piégé», c'est bien celui de nature. De prime abord il semble aller de soi, couler de source, comme dans l'expression «c'est tout naturel». En fait il est surchargé de perceptions, de représentations, de connotations qui font que la nature des uns n'est jamais vraiment celle des autres, que la nature d'hier n'est pas toujours celle d'aujourd'hui et que la nature d'ici n'a pas grand-chose à voir avec celle d'ailleurs.

Si l'on ajoute à nature le qualificatif de sauvage, qui correspond au sens commun de *wilderness*, pour les Nord-Américains, les choses se compliquent encore plus

De part et d'autre de l'Atlantique, entre la vieille Europe et la jeune Amérique, l'on pourrait s'attendre à une certaine communauté de conception de la nature. Il n'en est rien. La prodigieuse fortune du terme *wilderness*, un incontournable des recherches américaines et canadiennes sur l'environnement en témoigne. Sésame sur utilisé en Amérique du nord, il n'a pas son équivalent en France et en Europe où il ne commence à percer qu'à la faveur d'une certaine mondialisation des débats sur les rapports à la nature. Si le concept ne peut être utilisé de part et d'autre de l'Atlantique il faudra se demander: pourquoi est-il opérationnel ailleurs et pas ici? Pourquoi cette réticence? S'agit-il d'ignorance, d'indifférence, de mépris, d'incompréhension, de peur?

Quelles images et quels usages de la nature se cachent derrière cette notion? Comment expliquer et comprendre son succès et sa large diffusion dans le nouveau monde? À quels objets fait elle référence préférentiellement? À la faune ou à la flore, aux plaines ou aux montagnes, aux littoraux ou à l'intérieur, aux eaux ou aux forêts? Y a t-il des spécificités qui permettent de distinguer une *wilderness* des États-Unis de celle du Canada? Largement développées dans les articles qui composent ce numéro, quelques idées clés méritent notre attention en guise d'introduction.

En fait *wilderness* fait partie de ces concepts nomades qui, comme aménagement, environnement, pollution, développement soutenable/durable, cheminent de la France vers le monde anglo saxon, pour en revenir chargés d'une aura

Ann. Géo., nº 649, 2006, pages 227-238, © Armand Colin

nouvelle et d'une signification souvent difficile à cerner. La *wilderness* est parfois traduite, de façon maladroite et partielle, par «sauvagerie» mais aussi par «nature sauvage» ou «naturalité», voire par «désert» ou «absence d'hommes». En fait aucune de ces interprétations ne rend compte de la complexité et de la multiplicité de sens attribuées à ce terme. La moindre de ces traductions de l'anglais au français lui ôte une grande partie de sa signification et particulièrement le contenu culturel que les Anglo-Saxons ont mis dans cette expression. Les différents articles de ce numéro abordent tous cet aspect. C'est pourquoi nous avons fait le choix de garder le mot *wilderness*, pour en respecter le sens initial et aussi mieux l'expliquer en cernant la culture anglo-saxonne qui l'a façonné.

L'idée de *wilderness* est un des fondements des sociétés nord-américaines. Elle s'est construite selon la culture des colons européens et de leurs descendants qui l'ont transposée dans un ailleurs territorial chargé de toutes leurs aspirations. En évoquant la pureté liée à la naissance ou la virginité, l'étymologie du mot nature s'avère très proche du sens donné à l'idée de *wilderness*. Celle-ci s'identifie à des milieux naturels vierges couvrant souvent de vastes superficies. Les écosystèmes évoluent largement par eux-mêmes dans leurs interactions biologiques et la faune demeure variée et abondante. Si le vieil anglais (wild deer or ness, «le lieu des bêtes sauvages») permet d'assimiler assez souvent cette nature au monde sauvage des animaux et des forêts, cette vision s'avère restrictive. Il faut y intégrer aussi bien la terre ferme que les étendues océaniques, voire l'air que l'on respire pour peu que se retrouve ici cette idée de pureté. La *wilderness* est en dehors du social (Oelschlager, 1992). L'homme y «est tout au plus un visiteur qui ne reste pas» (*Wilderness* Act, 1964) Largement inhabitée, elle abrite parfois des groupes humains épars et non sédentaires aux cultures dîtes primitives. Dépourvues de pratiques agricoles, de lois écrites et de gouvernements organisés, ces populations sont considérées comme hors de la civilisation. Ce sont des sauvages. Voila bien là l'idée clé. La *wilderness* c'est le sauvage c'est-à-dire cette nature laissée à son propre sort et des individus jugés primitifs. Les articles d'Eric Glon et de Claire Leduc détaillent ces différents aspects. Ainsi définie, elle ne vaut que par le jugement de l'autre. Ce sont les colons surtout anglo-saxons et leurs descendants qui ont forgé cette idée de la *wilderness* selon leurs propres croyances et références culturelles. Ils la placent hors de la société parce que cette nature ne relève pas de leur civilisation et de leur univers mental.

Les vastes étendues impressionnent, la beauté des paysages séduit. *«Peu à peu nous avons réussi à nous hisser jusqu'à la ligne de crête des collines et notre récompense, tandis que nous prenions quelques minutes de repos, a été de pouvoir admirer autour de nous un panorama tout simplement grandiose. La vue s'étendait, très loin au-dessus de nous dans toutes les directions. À l'ouest s'élevait la célèbre Medecine Hill. Dans la direction opposée, les sinuosités du Missouri se déployaient sur plusieurs miles»* relate Jean-Jacques Audubon (1785-1851) (Audubon, 1897). Peintre ornithologue américain d'origine française, il recense les oiseaux d'Amérique en les peignant. Il contribue à façonner

une perception fondée sur la mise en scène du vivant. Il effectue un nouveau voyage vers la *«sauvagerie»* de l'ouest en 1843 pour s'intéresser en plus des oiseaux aux quadrupèdes. Elu Président des États-Unis en 1801, Thomas Jefferson (1743-1826) organise et finance un voyage vers les terres inconnues à l'ouest des Appalaches. La mission est confiée à Meriwether Lewis (1774-1809) et à William Clark (1770-1838). Tous deux militaires, ils ont pour objectifs de reconnaître de nouveaux espaces et leurs ressources, de négocier avec les Indiens l'installation de postes de commerce. T. Jefferson leur demande également de trouver un éventuel passage du Nord-ouest vers le Pacifique par les rivières à travers les montagnes. Ces voyages d'exploration ont lieu entre 1803 et 1806 (Foucrier, 2005). Que les buts de l'expédition aient été atteints nous interpelle moins ici que les descriptions que Lewis et Clark font de la nature qu'ils rencontrent. Souvent spectaculaire, elle apparaît comme sublime et vertigineuse de beauté. Les terres semblent riches et porteuses de réelles potentialités agricoles (Lagayette, 2005). Les témoignages de ce genre pourraient être multipliés à foison. Cette proximité avec la nature imprègne les modes de vie au quotidien.þ *«Par une brèche découpée aussi nettement qu'une part de tarte, ils pouvaient voir, très loin en contrebas, la plaine qu'ils venaient de traverser… L'on se trouvait très loin au-dessus du monde qu'il connaissait. Ici, l'atmosphère était plus limpide. Une eau glacée sortait de la roche et l'on était environné d'arbres. Par là-dessus, couvrant l'ensemble du canyon comme un voile de brume flottant dans la clarté, il y avait cette autre chose, ce souvenir ou fantôme de souvenir, une balançoire dont il était tombé, cette sensation de mûres écrasées lui poissant les mains, un ombrage à la fraîcheur bienfaisante…».* C'est en ces termes qu'un petit garçon évoque les montagnes de l'ouest, lors d'un pique nique d'une famille, mise en scène, au début du XXe siècle, par l'écrivain Wallace Stegner (1904-1993). Dans ce roman intitulé *«La bonne grosse montagne en sucre»* (Stegner, 1943), les différents personnages s'attardent souvent sur la splendeur des paysages et sur la présence de la nature dans le quotidien. Omniprésente, elle n'est pas que séduisante. Les sentiments qu'elle inspire sont très ambivalents Sauvage, elle suscite aussi des craintes. Lui-même fervent adepte du canoë, l'ancien Premier Ministre canadien de 1968 à 1984, Pierre Elliott Trudeau (1919-2000), explique, dans son autobiographie, pourquoi cette embarcation est un des symboles de son pays (Trudeau, 1993). Légère et maniable, elle permet de progresser dans des contrées où l'eau, les rapides, les rivières coupent sans cesse l'avancée par voie terrestre. A cette interprétation s'en ajoute une autre. Le canoë s'immisce dans la nature, de façon furtive, sans vraiment la pénétrer surtout en raison des craintes qu'elle suscite. La célèbre romancière canadienne Margaret Atwood insiste aussi sur cette peur que ses concitoyens éprouvent face à des milieux naturels sauvages et non dominés par l'homme (Atwood, 1972). Devenu très populaire à partir de la fin du XIXe siècle aux États-Unis, le récit du voyage accompli par Lewis et Clark de 1803 à 1806 reflète déjà ce sentiment de crainte. La beauté de la nature est tellement saisissante qu'elle en devient terrifiante (Lagayette, op. cité)

La *wilderness* engendre également des convoitises. Opulente, elle n'est pas sans rappeler l'eden. Elle devient la récompense de cette longue errance après un déracinement et un long périple transatlantique. Telle qu'elle apparaît aux yeux des colons, elle est le désert hors de la société. À charge pour chaque nouvel arrivant de mettre en valeur quelques parcelles de ce qui devient sa terre promise, juste récompense des épreuves qu'il a traversées. Les références à la religion chrétienne sont claires. Désabusé après le pêché originel, Dieu permet néanmoins à l'homme d'accéder aux ressources de la terre à condition qu'il la cultive et l'entretienne. Des sentiments ambivalents pour la nature émerge l'idée qu'elle est à prendre. Il faut même s'en saisir si on se réfère à certaines interprétations bibliques (Lambin, 2004). À cette portée religieuse s'adjoint la fierté des colons qui parviennent à défricher et à mettre en culture des terres vierges au prix de sérieuses difficultés. Le courage et l'abnégation de ces individus deviennent un élément de l'identité nationale. *«Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Nous avons marqué un plan du nouveau continent de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean d'Iberville à l'Ungava, en disant: «ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin»…».* Ainsi s'exprime Menaud, maître draveur dans le célèbre roman du même nom de Félix-Antoine Savard publié pour la première fois en 1937 (Savard, 1937). Ce roman met en scène l'épopée d'immigrants qui exploitent les forêts québécoises dans les années 1920. Au nom des efforts qu'ils déploient, ils s'approprient progressivement cette terre et ne sont pas prêts à y renoncer de si tôt. Les immigrants vont repousser cette *wilderness* en la mettant en valeur et rejeter les autochtones ainsi que le montre Cole Harris (Harris, 2002).

C'est probablement dans cette confrontation à cette nature opulente et considérée comme vierge ainsi que dans la rapidité de son appropriation que se situe une différence clé dans l'approche de la nature entre l'Europe et l'Amérique du Nord. La marqueterie des paysages du vieux continent est donc l'héritage de siècles d'emprises et d'interventions humaines dans le cadre de sociétés de mieux en mieux organisées et sédentaires (Pinchemel P. et G, 1988). Rien de cela n'est présent outre atlantique lors de l'arrivée des colons. Les peuples autochtones souvent semi-nomades ou nomades tirent parti des ressources du milieu sans beaucoup l'aménager et le transformer, bien que cette vision angélique de l'action discrète des sociétés anté-coloniales fasse de plus en plus débat chez les chercheurs en environnement. L'intensification de l'immigration à partir de la seconde moitié du XIXe siècle coïncide avec l'accès à des techniques de plus en plus puissantes dans le cadre de la révolution industrielle. La mise en valeur est à la fois rapide mais aussi très nettement marquée dans les espaces surtout à partir de 1850. «*Des années plus tard, quand l'époque des bêtes paissant en liberté fut révolue, quand l'herbe rouge eut été labourée et enfouie encore et encore au point de presque disparaître de la prairie, quand tous les champs furent clôturés, quand les routes n'allèrent plus au hasard…, la tombe de M. Shimerda était toujours là, entourée d'une clôture en fil de fer affaissé…*

Mrs Shimerda n'eut jamais l'occasion de voir passer les routes sur la tête de son mari… si bien que la tombe, où l'herbe rouge, très haute de n'avoir jamais été coupée, était comme une petite île». C'est en ces termes que Willa Cather (1873-1947) évoque la disparition progressive des hautes herbes des prairies face à l'arrivée croissante des colons et la mécanisation de l'agriculture dans son roman «Mon Antonia» publié en 1918 (Cather, 1918). Ardente avocate des pionniers qui, selon elle, mettent en valeur la nature en la respectant, l'écrivaine américaine dénonce en même temps la montée en puissance d'une société marchande et industrielle mue uniquement par l'appât du gain (Cather, 1913). Mettre de l'ordre dans la sauvagerie ne passe pas uniquement par une mise en valeur agricole, c'est aussi exploiter, prélever toutes les ressources possibles que cette nature peut recéler.

La manière de penser le sauvage renvoie à la représentation que ces colons ont du domestique (Descola, 2005). Que la nature soit associée au désordre et au chaos est intimement liée à la conception très ordonnée des espaces que les êtres humains mettent en valeur. Le découpage géométrique des terres agricoles en vastes carrés de plusieurs miles de côté puis en carrés plus petits divisés à leur tour en lots en est une illustration. C'est le «Township» largement utilisé par les anglo-saxons (Harris, 1987). Le rang canadien dans la région laurentienne francophone en est un autre témoignage. Le sol est défriché et occupé en bandes perpendiculaires aux berges du fleuve Saint-Laurent (Pinchemel, P et G, 1988). Ces exemples ne doivent pas nous faire oublier le plan en damier qu'offrent la plupart des villes nord américaines. Ordonner le domestique est pour les colons le pendant de cette *wilderness* pensée comme l'antre du chaos et de l'anarchie situés hors de la société et de la civilisation.

Confiner la notion de *wilderness* au rejet d'une nature considérée comme sauvage est cependant trop partiel. À la volonté de la dominer et de la mettre en valeur s'ajoute très tôt le souci de la protéger. Alexis de Tocqueville est sans illusion sur l'attitude des Américains face à la profusion des richesses que leur offre la nature. *«Les merveilles de la nature inanimée les trouvent insensibles et ils n'aperçoivent pour ainsi dire les admirables forêts qui les environnent qu'au moment où elles tombent sous leurs coups»* écrit-il dans «De la démocratie en Amérique» (Tocqueville, 1840). Un siècle plus tard, chargé du tome consacré à l'Amérique du Nord, dans la Géographie Universelle, dirigée par Paul Vidal de la Blache et Lucien Gallois, Henri Baulig est bien plus alarmiste, notamment à propos du Canada. *«On doit conclure que la déplétion dépasse largement le croît. De plus, la qualité décline: dans l'Est, les pièces de charpente sont devenus très rares, le bois de sciage est encore abondant, mais c'est le bois de pulpe qui constitue la plus grande partie de la production. Sur la côte Pacifique même, les beaux sapins de Douglas et les pins jaunes sont attaqués vigoureusement: les réserves s'épuisent…»* (H. Baulig, 1935). De tels constats ne se limitent pas à l'exploitation des forêts mais concernent beaucoup d'autres domaines. À titre d'exemple des prises sans cesse croissantes engendrent un épuisement progressif des stocks de poissons de fond du côté de l'Atlantique canadien (M. Beaudin, 1997). Les Américains comme les Cana-

diens prélèvent et transforment sans souci du renouvellement minimum de ces ressources. Cette logique productiviste et prédatrice triomphe après la deuxième guerre mondiale dans le cadre du fordisme. Elle demeure encore très présente, en dépit de l'adhésion récente aux principes du développement durable au Canada. Insatiables lorsqu'il s'agit de tirer parti de la nature, les États-Unis et le Canada sont aussi deux pays qui vont précocement se soucier de sa protection. C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle, soit la période où cette approche industrielle des ressources naturelles prend son essor qu'une volonté de protéger la nature voit aussi le jour et se développe. Pour certains, l'objectif est de mettre en réserve des espaces afin de garantir l'exploitation future dans le cadre du conservationisme. Pour d'autres, dénonçant l'exploitation prédatrice de la nature, l'important est d'abord la préservation. John Muir est de ceux-là, aux États-Unis, à propos des forêts. Ses efforts pour une meilleure protection des espaces naturels amènent les États-Unis à fonder le service des parcs nationaux, en 1916. John Muir a créé auparavant le Sierra Club, en 1892, qui est actuellement un des plus puissantes Organisations Non Gouvernementales (ONG) environnementales en Amérique du Nord. Cette organisation essaimera au Canada seulement en 1969. En liaison avec ces idéologies les espaces protégés n'ont cessé de s'étendre aux États-Unis comme au Canada depuis la fin du XIXe siècle. A titre d'exemple, ce pays compte actuellement 43 parcs nationaux pour une surface totale de 269þ252 km^2, soit pratiquement la moitié de la superficie de la France. Le premier parc national canadien voit officiellement le jour dans la région de Banff en Alberta en 1885. 25 d'entre-eux, soit 58 % du nombre total, ont été créés depuis 1970 et représentent à eux seuls 220þ440 km^2 environ, c'est-à-dire 82 % de la superficie totale des aires protégées fédérales. La plupart de celles-ci sont donc apparues depuis 35 ans.

L'expérience, les usages et les pratiques de la nature expliquent que l'idée de *wilderness* soit très présente dans les cultures américaines et canadiennes. Plusieurs faits permettent d'illustrer notre propos. C'est autour d'une exploitation de plus en plus intense des ressources naturelles et de la volonté de les protéger au sens large qu'émergent un débat d'idées, des prises de position. Tout ceci débouche sur une philosophie de la nature (List, 2000). Si les Américains mettent en pratique le conservationisme, ils le théorisent dans les universités, les conférences et les écrits. Gifford Pinchot (1865-1946) est de ceux-là. Contestant une exploitation prédatrice des ressources naturelles, les adeptes de la préservation manifestent également leurs thèses dans des ouvrages. Ils défendent une éthique de la nature. John Muir s'inspire en cela de Henri David Thoreau. Claire Leduc et Eric Glon soulignent ces différents aspects. L'américain Ralph Waldo Emerson (1802-1882) estime que la confrontation aux splendeurs de cette *wilderness* transcende la condition de l'homme et élève l'âme (Emerson, 1836 et 1841).

Ces idées constituent souvent la base idéologique des multiples ONG environnementales qui existent en Amérique du Nord. Toutes sont tournées vers la défense de la *wilderness* et dénoncent la vision productiviste et prédatrice de la nature orchestrée par les gouvernements et les grandes compagnies. Le champ

d'action de ces associations est très diversifié. Tantôt très militantes, tantôt plus tournées vers l'éducation à l'environnement ou encore vers les démarches procédurières, elles participent au débat public sur la nature et ses usages dans les sociétés américaines et canadiennes, telles Greenpeace ou Sierra Club. Les ONG diffusent des journaux, brochures, ouvrages, font circuler des pétitions, organisent des circuits de randonnée pour découvrir des écosystèmes et des paysages particuliers, tentent régulièrement des actions coup de poing, lancent des contre-propositions par rapport à celles du pouvoir politique et des entreprises. Ce ne sont là que quelques exemples d'actions parmi d'autres qui séduisent d'autant plus les individus qu'une part non négligeable de la population est sensible au devenir du capital nature. La présence des ONG et leurs initiatives sont assurément un aspect particulier des sociétés nord-américaines qui reste inconnu dans ces dimensions en Europe.

Très présente dans l'espace nord américain, dans les débats qui animent les sociétés, la *wilderness* et toutes les questions touchant à la nature le sont aussi dans les réflexions des universitaires. La place importante des ressources naturelles sur le plan économique, l'intensité de leur exploitation et les politiques menées en la matière sont des questions qui suscitent une floraison d'interrogations et d'études. Les sociologues, les géographes, les politistes, les biologistes, les écologues se passionnent pour ces divers thèmes. Pratiquement aucune discipline n'échappe à cet engouement au point que de nombreux universitaires s'engagent dans les ONG environnementales ou dans les fondations qui y sont liées. Il ne s'agit pas uniquement d'y faire valoir un point de vue plus militant. Les enseignants chercheurs usent de leurs compétences pour rédiger des contre-expertises face à celles réalisées par les entreprises ou les instances ministérielles. À titre d'illustration, Patricia Marchak, sociologue reconnue dans le Canada de l'ouest, a dirigé, en 1999, une étude sur le risque d'épuisement de la ressource forestière, en Colombie britannique, en raison d'un productivisme persistant (Marchak, et al., 1999). Cette expertise a été réalisée pour un groupement d'ONG environnementales au moment où la province s'est orientée vers une approche durable des forêts. Dans cet ouvrage les auteurs montrent que la politique forestière demeure sous l'emprise très prégnante des intérêts industriels et des grandes compagnies. De telles démarches visent à informer le public. Elles influent aussi sur les autorités politiques pour qu'elles s'orientent effectivement et avec plus d'audace vers une vision plus durable des activités forestières.

Cette mobilisation à propos de la nature est d'autant plus vive qu'elle est omniprésente. La nature est particulièrement spectaculaire et souvent très proche des centres urbains. Les Américains et les Canadiens s'y rendent pour la journée, la fin de semaine ou pour un séjour plus long. Assister au départ en week-end, dans les grandes villes, comme Toronto ou Vancouver est un spectacle étonnant. Il n'est pas rare de voir canoës ou matériel de canioning orner les galeries des voitures. Autant d'indices qui indiquent que la nature n'est pas loin et que l'on s'y rend aisément pour s'y distraire. Les activités récréatives de plein air connaissent un essor important. Que ce soit pour une pratique spor-

tive (canoë, ski, cheval, alpinisme, randonnée, etc…), la chasse, la pêche ou tout simplement pour se reposer dans un chalet en jouissant du paysage, l'individu est confronté au spectacle de ces immensités où la nature est omniprésente dans des paysages très variés. Parmi ces lieux de nature certains sont plus emblématiques que d'autres c'est le cas des parcs nationaux. Ils peuvent être très vastes. Ainsi, à cheval sur l'Alberta et le Territoire du Nord-ouest au nord du Canada, le parc de Wood Buffalo, est le plus grand du pays, puisqu'il couvre 45þ000 km^2. Il est plus vaste que la Suisse (40þ000 km^2). Au-delà de ces considérations, il nous faut surtout retenir que l'expérience de la *wilderness* est inscrite dans le quotidien des Canadiens et des Américains. Ces activités de plein air drainent un monde croissant ainsi que le montre Stéphane Héritier. Elles deviennent un enjeu économique non négligeable dans certains états ou certaines provinces mais aussi au niveau local.

Les individus ont le choix. Qu'il s'agisse d'excursions à la journée, de séjours plus ou moins longs, en groupe ou en famille, le secteur touristique traditionnel et marchand est très dynamique (Rousseau, 1999). Il offre un choix impressionnant d'activités et de circuits plus ou moins organisés. Impossible qu'à un moment ou un autre, le citoyen ne soit confronté à cette *wilderness*. Il est certain que ce produit de consommation est souvent fort éloigné de la définition nuancée que nous avons pu en donner. Mais les publicitaires n'en ont cure. Les messages font souvent référence au mot pour évoquer la nature protégée ou quasiment vide d'hommes, aux vastes étendues qui semblent peu ou pas exploitées contrastant avec des espaces totalement artificialisés. «Faites l'expérience de la *wilderness* du Yukon; «Passez vos vacances sur les rivières de la *wilderness*»; «Participez à un séjour de 15 jours pour aider à protéger la nature»; «Partez pour le sauvage arctique québécois». Tels sont quelques slogans publicitaires de la populaire revue canadienne *Canadian Geographic*. Très tournée vers la présentation des splendeurs de la nature, de la *wilderness* et de leur protection, cette revue se consacre surtout au Canada. Moins prolixe en matière de publicités tournées vers les pratiques de la nature, son équivalent américain, le *National Geographic* l'est également moins sur la glorification des milieux naturels. Parallèlement au circuit touristique traditionnel, les activités récréatives de plein air se développent aussi dans le cadre d'un écotourisme (Stock et alii, 2003, Glon, 2000). Les pratiques ludiques comme la randonnée à pied, à cheval, en vélo tout terrain, les parcours en canöe, en ski pour ne citer que quelques exemples ont pour objectif de distraire mais aussi de sensibiliser et d'éduquer à l'environnement au sein d'espaces protégés ou non (Marsh, 1979). Les aménagements lies à de telles pratiques s'intègrent dans cette nature et des hébergements variés (Hôtels, chalets, camping, etc…) sont de taille modeste et souvent en périphérie des zones préservées. Les ONG environnementales sont nombreuses à proposer de tels parcours et séjours. Qu'il s'agisse des circuits traditionnels ou de l'écotourisme, l'individu est saisi par cette nature omniprésente (Héritier, 2003, Sanguin, Gill, 1990). Il ne peut rester insensible à sa présence, à son intérêt et éventuellement à la nécessité de la protéger. Stéphane Héritier interroge ainsi sur cette «*wilderness* experience» chez les visiteurs des parcs nationaux des montagnes de l'ouest canadien.

Bien que la *wilderness* soit une notion commune à l'ensemble de l'Amérique du Nord, cette idée ne revêt pas tout à fait le même sens aux États-Unis et au Canada. Les conditions socio-historiques de la colonisation, de l'occupation et de l'organisation de l'espace ne sont pas identiques dans les deux pays. L'arrivée de l'homme blanc et ce que les Nord américains appellent « le contact » suscitent rapidement un rejet des autochtones. Les colons européens s'enorgueillissent d'incarner la civilisation face à des sauvages dépourvus de culture. Du côté canadien, ce rejet semble moins systématique du temps de la présence française. La francisation est réelle mais parfois laxiste au point de constater un ensauvagement des immigrés européens. Le passage au régime anglo-saxon après 1763 et l'indépendance des États-Unis en 1776 bouleversent tout cela (Navet, 1991). Les conditions de l'exclusion progressive des Indiens vont se rapprocher aux États-Unis et au Canada. Dans un cas comme dans l'autre, la colonisation d'inspiration anglo-saxonne s'accompagne d'une augmentation du nombre de nouveaux arrivants. De 1867 à 1911, la population canadienne passe de 3,5 millions à 7,2 millions d'habitants (Biays, 1987). Cet essor se double d'une poussée vers l'Ouest. Le nombre de personnes installées entre le lac Winnipeg et les Rocheuses s'accroît de deux millions d'individus entre 1901 et 1913 alors que les colons blancs étaient auparavant peu nombreux. Dans le même temps, les superficies des terres défrichées et cultivées passent de 2 à 25 millions d'hectares dans les prairies. Les États-Unis comptent 4 millions d'habitants en 1790. Ce sont essentiellement des immigrants européens et plus particulièrement anglo-saxons. 50 000 de ces habitants vivent au-delà des Appalaches en 1783. Ce nombre atteint 500þ000 en 1801 (Foucrier, op cité). De 1820 à 1860, 5 millions de nouveaux arrivants sont enregistrés aux États-Unis. 360þ000 individus environ mettent le cap sur l'ouest en franchissant le Mississippi entre 1840 et 1860. Plus de 14 millions de personnes s'installent dans ce pays de 1860 à 1900 et l'attrait des régions du Pacifique se renforce (Jacquin, Royot, op cité, Claval, 1989). Cette colonisation engendre une volonté croissante de déposséder les Indiens de leurs terres. Cole Harris développe cette idée pour le Canada. Souvent envisagée précocement, l'idée de parquer les *« sauvages »* au sein d'espaces de rejet qui seront appelés *« réserves »* fait ainsi son chemin au XIXe siècle. Mais ce n'est pas tant sur cette question de la relégation que sur le mouvement d'appropriation que se situent les différences. La poussée de l'immigration a été nettement plus importante aux États-Unis. Moins intense au Canada, elle ne trouve pas non plus les mêmes configurations naturelles pour s'y développer. Au nord des Grands lacs, les contrées canadiennes sont truffées de zones humides, de lacs, de rapides au milieu des forêts marécageuses qui contrarient l'avancée des colons tout comme le froid hivernal y est plus sévère, comme en témoignent les indices de nordicité proposés par Louis Edmond Hamelin (Hamelin, 1976). Ces difficultés et obstacles sont nettement moins présents aux États-Unis dans les plaines et plateaux qui s'étendent à perte de vue pratiquement au-delà des Appalaches (Jacquin, Royot, 2004). Eric Glon tente d'avancer quelques éléments d'explication en ce sens. Les conditions de la poussée vers l'ouest américain permettent à F. J. Turner d'énoncer une théorie de la frontière dès 1893. Chaque étape de

la progression du peuplement correspond à une victoire sur cette *wilderness* et à une expérimentation de la vie publique et démocratique. Elles forgent des valeurs clés du pays (Turner, 1893). Critiquée dès les années 1920 aux États-Unis, ce modèle explicatif de certains traits de la mentalité américaine (Jacobs, 1993), va pourtant être adopté par de nombreux chercheurs canadiens. Ils vont ensuite s'en démarquer en particulier après la seconde guerre mondiale. Ils s'appuient précisément sur les modalités et les conditions de la colonisation ainsi que le cadre physique dans lequel elle a lieu pour souligner les spécificités canadiennes. Que ces éléments expliquent en partie les différences dans la relation à l'espace et à la nature entre les États-Unis et le Canada semblent indéniables. Les articles qui sont proposés au lecteur dans ce numéro en témoignent. Les distinctions dans le rapport au monde naturel entre ces deux pays ne tiennent-elles pas aussi à des choix de société plus récents ? Dans cet ordre d'idées, l'adhésion enthousiaste aux principes du développement durable, nouveau credo des récents convertis canadiens, ne joue t-elle pas un rôle de rédemption, après des décennies d'économie prédatrice et de relations ambigües à la *wilderness* ?

Paul Arnould, Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines,
Lyon, BP 7000, 15 parvis René Descartes,
69342 Lyon Cedex 07
parnould@ens-lsh.fr

Eric Glon, Université de Lille 1, UFR de Géographie
et d'Aménagement, avenue P. Langevin, 59655- Villeneuve d'Ascq cedex
eric.glon@univ-lille1.fr

Bibliographie

ANCR ed. (1995), *La forêt, les savoirs et le citoyen. Regards croisés sur les acteurs, les pratiques et les représentations*, éditions ANCR, 380 p.

Aron C. (1999), *Working at Play : a History of Vacation in the United States*, Oxford university Press, 324 p.

Atwood M.1972, *Survival ; A Thematic Guide to Canadian Literature*, Anansi, Toronto, 286 p.

Audubon J-J. (1897), édition 1990, *Journal du Missouri*, La table ronde, Paris, 295 p.

Baulig H. (1935), «L'Amérique septentrionale», *Géographie Universelle* sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois, tome XIII, A. Colin, 312 p.

Beaudin M. (1997), *L'adaptation économique des régions maritimes de pêche : le cas des communautés du Golfe du Saint-Laurent*, thèse de doctorat en géographie, Université de Nantes, 649 p.

Byais P. (1987), *Le Canada*, SEDES, Paris, 170 p.

Cather W. (1918), édition française 1995, *Mon Antonia*, Rivages poche, Paris, 332 p.

Cather W. (1913), edition 2003, *Pioneers*, Barnes and Noble Classics, 186 p.

Claval P. (1989), *La conquête de l'ouest américain. Du Mayflower au Disneyworld*, Flammarion, 320 p.

Dalla Bernardina S. (1996), *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*, Imago édition, 320 p.

Descola P. (2005), *Par delà nature et culture*, Gallimard, NRF, Paris, 623 p.

Emerson R. W. (1836 et 1841), édition française de 1992, *Essais*, Michel Houdiard Editeur, 91 p.

Foucrier A. (2005), *Meriwether Lewis et William Clark. La traversée d'un continent (1803-1806)*, Michel Houdiard Editeur, Paris, 126 p.

Glon E. (2001), *Forêts et construit social au Canada. Approche géographique*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Lille 1, 356 p.

Hadot P. (2004), *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Gallimard, NRF, Paris, 400 p.

Hamelin L.H. (1969), *Le Canada*, Magellan, PUF, 300 p.

Hamelin L.H. (1972), *Nordicité canadienne*, Cahiers du Québec, Montréal, 438 p.

Harris C (2002), *Making Native Space*, UBC Press, 414 p.

Harris C. (1987), sous direction de, *Atlas historique du Canada, Des origines à nos jours*, tome I, Les Presses de l'Université de Montréal, 198 p.

Harrison R. (1992), *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 398 p.

Héritier S (2003), Tourisme et activités récréatives dans les parcs nationaux de montagnes de l'ouest canadien : impacts et enjeux spatiaux, *Annales de Géographie*, n° 629, p. 23-46.

Jacobs, W.R. (1993), « Frederick Jackson Turner : la Théorie de la frontière », *in* P. Jacquin et D. Royot (dir), *Le mythe de l'ouest. L'ouest américain et les valeurs de la frontière*, Autrement, n° 71, série monde, 215 p, p. 19-27.

Jacquin P.,Royot D (2004), *Go west. Histoire de l'ouest américain d'hier à aujourd'hui*, Champs Flammarion 386 p.

Lagayette P. (2005), (dir), *Thomas Jefferson et l'ouest : l'expédition de Lewis et Clarck*, Ellipses, 160 p.

Lambin E. (2004), *La terre sur un fil*, Paris, Le Pommier, coll « Essais », 311 p

Larrère C. et R. (1997), Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement, Aubier, collection « Alto », 355 p.

List C. (2000), (dir), *Environmental Ethics and Forestry*, Temple University Press, Philadelphia, 364 p.

Marchak P., Scott A.L., Herbert D.H. (1999), *Falldown. Forest Policy in British Columbia*, Ecotrust Canada, 195 p.

Marsh G.P. (1867), *Man and Nature or Physical Geography as modified by Human Action*, Charles Scribner, New York, 577 p.

Marsh J.S. (1979), Recreation and the *Wilderness* Experience in Canada's National Parks, p. 151-177, in Nelson, J. G., Scace, R. C., Nelson, S. H., Needham, R. D. (ed), 1979, *The Canadian National Parks : Today and Tomorrow, Conference II*, Waterloo, Ontario, University of Waterloo, 2 volumes, 796 p.

Monod J.C. (1999), *Nature sauvage, nature sauvée : écologie et peuples autochtones*, revue Ethnies, n° 24-25, 236 p.

Muir J. (1985), *The Mountain of California*, Penguin Books, 264 p.

Nash R.F. (1967), *Wilderness and the American Mind*, 4e édition, 2001, Yale University Press, New Haven and London, 413 p.

Nash R.F. (1983), *The Rights of Nature ; a History of Environmental Ethics*, The University of Wisconsin, 290 p.

Navet, E. (1991), « Au Canada, une lutte d'influences », in P. Jacquin, (dir), *Terre indienne. Un peuple écrasé, une culture retrouvée*, Autrement, n° 54, mai 1991, 228 p, p. 117-137.

Oelschlager. M. (1992), *The Wilderness Condition*, Sierra Club Books, 345 p.

Pinchemel P., Pinchemel G. (1988), *La face de la terre*, Armand Colin, Paris, 519 p.

Robic M.C. dir. (1992), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance »*, Economica, 343 p.

Rousseau, A. « Le tourisme estival français au Québec. Les voyages de groupes », p 225-237 *in* L. Dupont et N. Lemarchand (dir), *une multitudes de Canada*, Presses Universitaires de Valenciennes, 251 p.

Sanguin A-L, Gill, A.M. (1990), « Le Columbia Icefield et le glacier Athabasca (Rocheuses Canadiennes) la géomorphologie glaciaire au service du tourisme », *Geographica Helvetica*, vol. 45, n° 3, p. 95-105

Savard F.A. (1937), édition 1992, *Menaud, maître draveur*, Bibliothèque Québécoise, 165 p.

Stegner W. (1943), édition française 2002, *La bonne grosse montagne en sucre*, Phébus, 804 p.

Stock M., Dehoorne O., Duhamel P., Gay J-C., Knafou R., Lazzarotti O., Sacareau I., Violier P. (2003), *Le*

tourisme. Acteurs, lieux et enjeux, Belin sup., géographie, 299 p.

Thoreau H.D. (1922, édition française), *Walden ou la vie dans les bois*, Gallimard, collection L'Imaginaire, édition 1993, 333 p.

Tocqueville A. de. (1840), édition 1981, *De la démocratie en Amérique*, Flammarion, Paris, tome I, 569 p.

Trudeau P.E. (1993), *Memoirs*, Mc Melland and Stewart, Toronto, 345 p.

Turner F.J. (1893), *« The Significance of the Frontier in American History »*, in *Rereading F. J Turner- The Significance of the Frontier in American History and Other essays*, commentary from J. M Faragher, Yale University Press, 1998, 246 p.

Viard J. (1984), *Le tiers espace, essai sur la nature.* Paris, Méridiens Klincksieck, 153 p.

Worster D. (1977), *Nature's Economy : a History of Ecological Ideas*, second edition, 1994 Cambridge University Press, 499 p.